

*Tel père, tel fils* de Hirokazu Kore-eda

Jacques Kermabon

Numéro 164, octobre–novembre 2013

30 films à ne pas manquer cet automne

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70446ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Kermabon, J. (2013). *Tel père, tel fils* de Hirokazu Kore-eda. *24 images*, (164), 14–14.

## Tel père, tel fils de Hirokazu Kore-eda

Avec *Tel père, tel fils*, Hirokazu Kore-eda nous prend tendrement par les sentiments. La trame narrative – la découverte par deux familles que leurs fils âgés de six ans ont été échangés par erreur à la naissance – et le schématisme des oppositions – entre un foyer fortuné et glacial et l'autre pauvre mais chaleureux – demeurant assez attendue, notre attention et toute la saveur du film se déportent sur les affects que la situation ébranle et les interrogations qu'elle induit.

Si la question des liens du sang a offert des ressorts inépuisables aux mélodrames et aux comédies, sans doute est-ce qu'elle n'a jamais cessé de titiller la psyché parentale. Quand le père, architecte débordé et pressé, interprété par Masaharu Fukuyama, star de la chanson au Japon et vedette d'une série très populaire, *Détective Galileo*, apprend la substitution, une formule impardonnable lui échappe: «Tout s'explique donc». Il trouve ainsi la justification de la déception que lui inspirait le fils qu'il avait élevé, jamais à la hauteur de ses exigences. Comment faire dès lors pour rétablir sans trop de dommage l'ordre des choses qui a volé en éclats à cause d'une erreur de l'hôpital?

Le terrain de ces tensions est d'autant plus fertile qu'il ouvre sur une infinité de questions sans réponse autour des poids respectifs de l'éducation et de l'hérité. Que signifie être le père de son enfant? Lui offrir plus que le nécessaire et lui faire donner des cours de piano importe-t-il plus que le temps passé avec lui? En même temps, on



sent bien assez vite vers quoi notre cœur balance. Kore-eda échappe de peu au lénifiant grâce à la qualité de l'interprétation – on ne se lasse pas du petit fils de riche – et aux nuances et au tact avec lesquels il nous fait partager les intimités familiales et tous les tourments qui les assaillent.

Il se murmure que Steven Spielberg aurait manifesté son souhait d'acquiescer les droits du film de Kore-eda pour en réaliser un remake aux États-Unis. – Jacques Kermabon

## Gare du Nord de Claire Simon



Bien qu'il se rapproche du documentaire, genre où Claire Simon excelle, *Gare du Nord* n'en est pourtant pas un, mais une fiction, la quatrième après *Sinon oui*, *Ça brûle* et *Les bureaux de Dieu*, mais qui, comme toujours, brouille les frontières entre les deux genres. C'est sa manière et le risque qu'elle a pris pour élaborer des œuvres hybrides comme autant de moments mythologiques de la société française. Et une gare n'est-elle pas un lieu propice pour créer des mythes, des rêves, des dérives fictionnelles, pour scénariser un monde multisocial et multiculturel?

Cette gare du Nord parisienne est en effet un village-monde, un souk avec ses boutiques, une Babel avec ses voyageurs qui viennent de partout et parlent toutes les langues de la terre. C'est aussi, et c'est ce qui a probablement inspiré la réalisatrice, une France en miniature; on peut y prendre l'heure du pays, et cette heure est plutôt celle de la morosité, de la misère économique-sociale, de la solitude d'êtres désespérés et angoissés. Les personnages principaux du film – Ismaël, étudiant algérien en sociologie, Mathilde, en attente du résultat d'une opération chirurgicale, Sasha à la recherche de sa fille et Joan, ex-étudiante de Mathilde – représentent à eux seuls des sujets sociaux: racisme, chômage, problèmes familiaux, maladie, emplois aliénants, auxquels répondront la situation des divers personnages secondaires rencontrés dans la gare, jeunes en fugue, étrangers, employés précaires, prostitués masculins.

Avec ses nombreux personnages et ses multiples miniévènements, ce film choral profite de l'architecture du lieu qui permet les chassés-croisés, hiérarchisant circonstances et péripéties de façon à établir un réseau entre rencontres fortuites et rendez-vous manqués, tout en donnant une vitalité étonnante à la mise en scène. Limpide, *Gare du Nord* nous fait surtout sentir que quelque chose de vivant, d'une universalité vibrante, envahit petit à petit l'écran, et viendra nous émouvoir. – André Roy